

vite, du temps!
L'espace du séminaire

SALLY BONN

« Dans un univers où le succès est de gagner du temps, penser n'a qu'un défaut, mais incorrigible : d'en faire perdre ¹. »

Jean-François Lyotard

À la question de l'échelle, de la mesure, qui avait présidé à nos journées de séminaire du centre de recherche I.D.E. pour l'année 2011-2012 ², nous avons souhaité passer à celle du temps ou plutôt à celle de la vitesse. Poursuivant notre réflexion sur le dispositif dans ses multiples dimensions — artistiques, esthétiques, politiques, stratégiques — nous avons voulu confronter cette année les manières de voir et de dire qui régissent les dispositifs avec la question de la vitesse.

Sur fond de crise financière, économique, sociale, interroger la vitesse revient à mettre plus ou moins en cause ou du moins en question la vitesse des échanges, des informations, des déplacements, des transports... qui, sous couvert de progrès, précipitent toujours plus avant les écarts socio-économiques à l'échelle mondiale. La critique de la vitesse renvoie invariablement à une critique de la modernité qui nous conduit, de plus en plus vite, sur la flèche du temps, vers notre propre disparition, à l'échelle d'une vie d'homme ou à l'échelle planétaire.

En physique, la vitesse est une grandeur qui mesure le rapport d'une évolution au temps. De manière élémentaire, la vitesse s'obtient par la division d'une mesure d'une variation (de longueur, poids, volume, etc.) durant un certain temps par une mesure du temps écoulé. Pourtant, les vitesses changent et varient selon qu'on les appréhende et les perçoit en physique, en géologie, dans les arts plastiques, en musique ou en cinéma et en architecture. Mais que l'on aille vite ou lentement, on est toujours dans un régime de vitesse. Et l'accélération, qui est dérivée de la vitesse, semble être l'un des effets les plus visibles du développement des nouvelles technologies en lien avec l'idéologie du progrès.

Si la vitesse est d'abord une grandeur, elle a également, par son accélération constante, remis en cause la manière dont nous vivons et pensons le temps. Plus que le temps lui-même, ce qui s'accélère c'est ce qui se passe dans le temps. Mais ce temps, la perception que nous en avons, est modifié par la vitesse. Et l'augmentation de la rapidité des choses rejaillit sur les rapports des individus entre eux, sur la production, sur la consommation, sur les loisirs, sur la pensée et sur l'art. Il faut constater la superposition d'une vitesse technologique grandissante et de nos expériences

~~~~~  
<sup>1</sup> Jean-François Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Paris, Galilée, 1988, Le Livre de poche, 1993, p. 55.

<sup>2</sup> Voir *Le Salon* n° 5, « Question d'échelle », ÉSAL, 2012.

humaines inscrites dans un temps étiré. La dissociation entre ce que nous pouvons percevoir par l'expérience et les avancées technologiques comme scientifiques impose des rythmes contradictoires et de nouvelles valeurs temporelles. Comment concilier, en effet, la vitesse de la lumière ou celle appelée supraluminique (supérieure à celle de la lumière) à la vitesse de nos déplacements quotidiens, même les plus rapides ?

La vitesse se mesure dans le domaine du transport des choses et des personnes, dans le domaine du transport des informations et de l'énergie et enfin, dans le domaine des machines d'enregistrement (du temps et de l'image). La machine est aussi celle du transport des corps : automobile, chemin de fer, avion ont déterminé d'autres relations à l'espace, et au temps, et engendré d'autres usages du voyage, de la lecture, de l'écriture, du « passe-temps », comme d'autres destinations. Artistes, poètes, écrivains l'ont magnifiée, suggérant, à travers elle, un mouvement nouveau, une libération. La vitesse, son accélération, a également eu des conséquences sur la perception du paysage, du territoire, des images. Mais aussi sur la perception des corps, de la performance notamment sportive.

On peut constater la modification récente des régimes temporels de l'image, élasticité plus grande, souplesse voire confusion entre le ralenti et l'accélééré, le ralenti permettant de voir et de percevoir la très grande vitesse et remettant en cause ou au moins en question les clivages usuels du fixe et du mouvant, de l'immobile et du mobile. L'une des caractéristiques de la vitesse est son invisibilité, comme le temps. Et elle fascine artistes, cinéastes, photographes, qui cherchent à la rendre visible selon des modes divers ; la peinture, le cinéma, la photographie ne représentent pas la vitesse de la même manière. Il suffit de penser à *L'arrivée d'un train en gare de La Ciotat* des frères Lumière ou aux expérimentations photographiques d'Étienne-Jules Marey (et à son outil, le fusil photographique), au *Nu descendant l'escalier* de Duchamp ou aux *drippings* de Pollock, aux images de Muybridge, à Man Ray ou à Dziga Vertov... Le mot d'ordre du futurisme était de créer la nouvelle esthétique de la vitesse qui permettrait de détruire la notion d'espace et de diminuer la notion de temps et donnerait naissance à l'ubiquité de l'homme multiplié. Les nouvelles technologies ont-elles accompli le vœu futuriste ? Le futurisme voulait aller vite, plus vite. Cherchant à accélérer le mouvement de l'histoire et du progrès. Aujourd'hui, un siècle plus tard, que pouvons-nous dire et quelle est notre position vis-à-vis d'une vitesse que nous ne maîtrisons plus toujours ? Quelles sont les promesses du progrès et de l'accélération ? Elles semblent s'engloutir dans un tourbillon sans fin, ce que Virilio, nous invitant à ne pas être dupe de la propagande du progrès, nomme le grand accélérateur et que déjà Nietzsche annonçait dans *Humain trop humain* :

« L'accélération monstrueuse de la vie habitue l'esprit et le regard à une vision, à un jugement partiel et faux. [...] Faute de quiétude, notre civilisation aboutit à une nouvelle barbarie.

À aucune époque, les hommes d'action, c'est-à-dire les agités, n'ont été plus estimés.

L'une des corrections nécessaires qu'il faut entreprendre d'apporter au caractère de l'humanité sera donc d'en fortifier dans une large mesure l'élément contemplatif<sup>3</sup>. »

3 Friedrich Nietzsche, « Caractères de haute et basse civilisation », in *Humain trop humain*, Paris, Idées Gallimard, 1968, p. 252-254.

Nietzsche affirmait dans les *Considérations inactuelles* que l'accélération, la fluidification et la dissolution des conditions et convictions existantes, la mise en pièces de tous les fondements, leur dissolution, l'activité infatigable de l'homme moderne, constituent le principe de base de la culture moderne. Baudelaire lui, faisait de l'homme moderne, de l'artiste, du peintre, un être soumis à la fugacité de l'instant, dans lequel il doit tenter de capter une part d'éternité, et de la modernité une expérience du transitoire et du fugitif. Mais, accompagnant ce poétique transitoire et fugitif baudelairien, c'est aussi un processus de rationalisation croissant qui définit le projet moderne. Les promesses de la modernité se sont transformées en promesses de l'accélération dont le développement croissant des processus correspond au processus dynamique de développement des forces de production. Les principes d'augmentation de la croissance et de l'accélération sont inhérents au système capitaliste.

On assiste à une succession de vagues d'accélération dans différents domaines, magnifiquement analysées par le philosophe et sociologue Hartmut Rosa<sup>4</sup>, qui correspondent à autant de zones de domination qui mériteraient d'être questionnées politiquement, philosophiquement et sociologiquement, et qui, si l'on en croit Virilio, ne peuvent mener qu'à l'accident intégral ou la pétrification totale dans une immobilité fulgurante.

Qu'en est-il dès lors de l'expérience, notamment esthétique, et de la possibilité de l'événement ? Qu'en est-il du temps de maturation d'une œuvre, son temps de construction (en architecture) en regard de la vitesse d'exécution ? Que dire des différentes vitesses d'interprétation d'une œuvre musicale (dans le cas de Glenn Gould par exemple, et l'écart de 14 minutes entre ses deux interprétations des *Variations Goldberg*) ? Que dire de ces villes qui surgissent de toutes parts et du jaillissement des tours en comparaison de la lenteur et du caractère statique de l'architecture ? Que dire du temps de la nature comparé à celui de la ville ?

Il ne s'agit pas de penser depuis une forme de nostalgie, ni de progressisme, mais de se tenir dans le possible, l'ouvert de la vitesse et comprendre ce que le « temps réel », l'instantanéité globalisée, nous apprend de nos comportements, de nos manières de voir et de dire. Il s'agit, par la confrontation des regards, d'éviter l'écueil visant d'un côté à faire la critique de la vitesse au nom d'une perte de valeur ou de temps, de l'autre à la glorifier au nom du progrès et de l'amélioration des niveaux de vie.

Nous avons souhaité confronter les regards et points de vue divers d'artistes, de philosophes, d'architectes et de photographes, de paysagistes et de scientifiques sur cette si inquiétante vitesse qui semble par sa glorification ou son rejet, constituer un enjeu décisif de ce début de troisième millénaire.

Nous avons choisi de distinguer trois moments de réflexions et de rencontres qui distinguent des régimes de vitesse qui, sans doute, dépendent ou engendrent des régimes de visibilité et de discursivité différents. En travaillant sur la force plastique de la vitesse, de l'accélération, comme du ralenti et même du suspens, nous tentons

---

<sup>4</sup> Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, traduit de l'allemand par Didier Renault, Paris, La Découverte, 2010.

de voir comment les artistes en se saisissant des outils techniques, créent une nouvelle relation entre nous-mêmes et cette société de vitesse, créent de nouveaux dispositifs qui nous mettent dans des situations particulières.

### **Ralentir, suspendre et accélérer**

#### **Pour commencer, *ralentir*, donc**

Sous l'apparente injonction dont certains se font les porte-parole au nom d'une forme de « retour à » ou de lutte et de résistance, nous avons voulu nous interroger sur les effets d'une vitesse qui va à contre-courant, effets aussi bien politiques, écologiques qu'artistiques et philosophiques. Dans le séminaire *Ralentir*, Sarah Troche propose une réflexion sur le ralentissement comme puissance de transformation à travers quelques exemples, quand Benoît Pype nous offre une parodie poétique de la lenteur du travail de l'artiste. Pascal Cribier propose d'arrêter de faire l'éloge de la lenteur en parlant des jardins où il constate au contraire une mobilité et une fulgurance constante. Aucune raison, selon lui, que la flore ne réagisse pas à la seconde, comme la faune. Et Jérôme Knebusch présente son nouveau caractère intitulé *Instant* et ses différentes versions formées par la vitesse de l'écriture.

#### **Puis *suspendre***

Suspendre le mouvement, faire une pause, à l'image de ces tireurs de la Révolution de Juillet qu'évoque Walter Benjamin dans ses *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, qui cherchèrent à arrêter le temps en tirant sur les horloges. Splendide image d'une volonté irréalisable de l'arrêt du temps que décrit Benjamin. Il s'agit sans doute au fond moins d'arrêter le temps que de retrouver quelque chose de la souplesse du flux temporel hors des contraintes du temps fragmenté. Ou de le mettre, momentanément, en suspens. Temps immobile, figure en suspension, ce que Benjamin tente de saisir, notamment à travers la figure de l'ange de l'histoire, mais aussi, autrement avec l'image dialectique et, diversement, avec le déclin de l'aura, c'est le moment du suspens, temporel et historique, immobilité maintenue dans le passage, affleurement de l'autrefois dans le maintenant. Ce que Benjamin désigne par « l'idée d'un présent qui n'est pas passage, mais qui se tient immobile sur le seuil du temps » mais qui est, tel cet *Angelus Novus*, irrésistiblement voué au mouvement, à l'accélération, à cette tempête appelée le progrès. Le suspens est comme la figure d'un impossible retrait de l'histoire et du temps.

Dans le séminaire *Suspendre*, Denis Darzacq tente de saisir photographiquement l'expérience du réel à travers le corps dans l'espace, figeant dans l'image l'agitation forcenée. Jean-François Chevrier évoque, lui, le caractère d'indétermination de l'expérience du tracer, de l'activité de tracer dans sa durée. Puis, Anne-Valérie Gasc s'attache à saisir l'indicible et partager une temporalité insaisissable.

#### **Pour finir, *accélérer*, donc**

Et penser ainsi cette accélération à laquelle nous sommes soumis, sa signification scientifique, son sens et ses effets dans le champ artistique (captation des images, vitesse de représentation et représentation de la vitesse) ou poétique.

Pour *Accélérer*, Daniel Kunth évoque la place de l'homme dans l'univers vis-à-vis de l'espace, du temps (l'individu a une temporalité sans commune mesure à celle des temps géologiques et astronomiques), du contenu et des sens en questionnant ce que l'on nomme principe anthropique. Pour Stéphane Maupin, si l'architecture est statique, elle est toutefois l'athanor du flux qu'elle manipule, transforme et met en scène. Le mouvement étant bien le dernier avatar contemporain de cette discipline séculaire. Enfin, Benoît Casas nous livre des poèmes extraits d'un travail en cours, une enquête à travers le labyrinthe de 1 000 livres.

Le séminaire *adventis* a été l'occasion de faire intervenir des enseignants de l'école qui, chacun, depuis leur propre regard ont pensé la vitesse : Agnès Geoffray propose un parcours saisissant sur le suspens catastrophique des images photographiques, Arnaud Dejeammes s'interroge en scientifique, artiste et théoricien sur l'ubiquité possible, Chloé Tercé repense la fulgurance cinématographique dans le geste du dessin et Jochen Gerner présente le travail de gravure effectué dans le cadre du projet IOEX, la collection d'estampes contemporaines des ateliers de gravure de l'École Supérieure d'Art de Lorraine, Metz et de l'École Nationale Supérieure d'Art de Nancy.

Enfin, le cahier création présente des dessins de Marcel Katuchevski, des images « suspendues » de Pompéi ; le *Rayon exposition* réunit les propositions de Claire Decet et Jean-Christophe Norman, et le cahier poésie, les poèmes de Frank Smith et Pierre-Yves Soucy.

La plus grande vitesse semble parfois amener à une forme d'immobilité, un suspens. Je remarque, à la relecture des pages de ce numéro du *Salon* consacré à la vitesse, que la poésie y est très présente, sous différentes formes conjuguant fulgurance extrême et suspens.

Je voudrais pour finir évoquer une autre forme de suspension, aussi spatiale que temporelle, celle à laquelle nous nous employons, que nous constituons par notre présence même lors des séminaires organisés à l'ÉSAL par le centre de recherche I.D.E., dans ce lieu et ce temps et qui est l'espace du séminaire tel que l'avait décrit Barthes.

Pour désigner le séminaire, l'espace tracé dans l'ici et le maintenant, Barthes utilise l'image d'une merveille du monde antique, le « Jardin suspendu » :

« Dans l'image du jardin suspendu [...], c'est la suspension qui attire et qui flatte. Collectivité en paix dans un monde en guerre, notre séminaire est un lieu suspendu ; il se tient chaque semaine, tant bien que mal, porté par le monde qui l'entoure, mais y résistant aussi, assumant doucement l'immoralité d'une fissure dans la totalité qui presse de toutes parts (dire plutôt : le séminaire a sa propre moralité). L'idée en serait peu supportable, si l'on ne se donnait un droit momentané à l'incommunication des conduites, des raisons, des responsabilités. Bref, à sa façon, le séminaire dit *non* à la totalité ; il accomplit, si l'on peut dire, une *utopie partielle*<sup>5</sup>. »

Cette utopie partielle me semble être précisément ce que nous tentons de réaliser, d'accomplir dans *Le Salon*, dans les échanges et les rencontres qui l'initient.

~~~~~  
5 Roland Barthes, « Au séminaire », in *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, éditions du Seuil, 1984, Points Essais, p. 403.